

CAS DE FIGURE

Sous la direction de
Olivier Remaud,
Jean-Frédéric Schaub
et Isabelle Thireau

Faire des sciences sociales

COMPARER

ÉDITIONS DE L'ÉCOLE DES HAUTES
ÉTUDES EN SCIENCES SOCIALES

Faire des
sciences sociales

Comparer

CAS DE FIGURE

Les auteurs de CAS DE FIGURE offrent à leurs lecteurs des clés accessibles pour mieux comprendre le monde contemporain, sans s'affranchir des exigences scientifiques de leur discipline. La science sociale sort de son laboratoire pour reconquérir sa place dans l'espace public.

DERNIERS TITRES PARUS DANS LA COLLECTION

- Hamit Bozarslan, Gilles Bataillon, Christophe Jaffrelot, *Passions révolutionnaires*
- Esteban Buch, *L'affaire Bomarzo*
- Emmanuel Désveaux & Michel de Fornel (eds.), *Faire des sciences sociales. Généraliser*
- François Dubet, *Faits d'école*
- Jean-Louis Fabiani, *Qu'est-ce qu'un philosophe français ?*
- Éric Fassin, *Le sexe politique*
- Pascale Haag & Cyril Lemieux (eds.), *Faire des sciences sociales. Critiquer*
- François Hartog, *Évidence de l'histoire*
- Nathalie Heinich & Roberta Shapiro (eds.), *De l'artification*
- Romain Huret, *Katrina, 2005*
- Nikolay Koposov, *De l'imagination historique*
- Rose-Marie Lagrave (ed.), *Fragments du communisme en Europe centrale*
- Cyril Lemieux (ed.), *La subjectivité journalistique*
- Dominique Memmi, *La seconde vie des bébés morts*
- Dominique Memmi, Dominique Guillo & Olivier Martin (eds.), *La tentation du corps*
- Pierre-Michel Menger, *Les intermittents du spectacle*
- Irène Théry, *Des humains comme les autres*

Cas de figure

Sous la direction de
Olivier Remaud, Jean-Frédéric Schaub
et Isabelle Thireau

Faire des sciences sociales

Comparer

Éditions de l'École
des Hautes Études
en Sciences Sociales

Cas de figure 22

www.editions.ehess.fr

© 2012, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales
ISBN 978-2-7132-2362-4

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Maquette et couverture, Michel Robmer

Note de l'éditeur

À QUI S'INTERROGE sur l'état des sciences sociales aujourd'hui, les initiateurs des trois volumes *Critiquer, Comparer, Généraliser* souhaitent proposer des réponses. Les contributeurs sont tous issus de l'École des hautes études en sciences sociales, ils ne prétendent aucunement représenter à eux seuls leurs disciplines ni même l'institution à laquelle ils appartiennent. Ils tentent cependant de présenter ce qui leur apparaît comme la part la plus inventive de leurs travaux en cours, tout en la situant dans l'environnement intellectuel propre à leur discipline ou à leur champ d'études. Tous incarnent aussi une génération formée dans le sillage de prédécesseurs que l'on a choisi de ne pas solliciter afin de mettre en avant la manière dont la recherche se fait et se transforme, en même temps que la conjoncture intellectuelle dans laquelle ces évolutions s'inscrivent.

Bien des choses ont changé entre la séquence triomphante des années 1960 et 1970 et celle, plus discrète mais non moins productive, de la première décennie du siècle suivant : de nouveaux terrains, de nouvelles méthodes, de nouvelles références intellectuelles sont nés de la mondialisation des échanges intellectuels et de la démocratisation de la recherche. Les textes rassemblés ici contredisent tous

les discours figeant le projet, le travail conceptuel et les méthodes des sciences sociales dans un seul moment de leur développement historique. À l'écart des proclamations épistémologiques aux allures de manifestes, les auteurs ont préféré faire la preuve de la vitalité actuelle de leurs pratiques scientifiques par l'exemple. On espère que les cas choisis apporteront des clés indispensables à qui veut comprendre le monde pour agir sur lui.

Après une période de doutes et d'autocritiques ayant marqué les deux dernières décennies, nos disciplines ont repris de l'assurance, enrichies d'une meilleure compréhension de leurs limites et d'une conscience plus aiguë de leur mission. Chacun des trois volumes porte sur l'une des trois opérations à l'œuvre dans la démarche propre à la réflexion des chercheurs. Aucune n'est à isoler de l'autre et les trois ouvrages forment un tout indissociable qui permet de déchiffrer les modalités gouvernant le travail dans ces disciplines. *Critiquer* car la lucidité réflexive est le meilleur remède à l'ingénuité de l'expertise. *Comparer* car il n'est pas de résultats probants qui s'en tiennent à la singularité d'un cas étudié. *Généraliser* car au cœur de la démarche scientifique se place la question du passage du cas à la synthèse. Telles sont les trois lignes de force qui guident aujourd'hui les sciences sociales.

Faire des sciences sociales est un ouvrage collectif conçu et dirigé par un comité éditorial : Emmanuel Désveaux, Michel de Fornel, Pascale Haag, Cyril Lemieux, Christophe Prochasson, Olivier Remaud, Jean-Frédéric Schaub et Isabelle Thireau. Coordination : Anne Bertrand.

Sommaire général

Critiquer

Pascale HAAG et Cyril LEMIEUX (eds.)

Critiquer : une nécessité

Première partie. Penser autrement

Sabine CHALVON-DEMERSAY

La part vivante des héros de séries

Giorgio BLUNDO

Le roi n'est pas un parent

Les multiples redevabilités au sein de l'État postcolonial en Afrique

Olivier REMAUD

Les antinomies de la raison cosmopolitique

Deuxième partie. Montrer l'erreur

Jean-Pierre CAVAILLÉ

Pour un usage critique des catégories en histoire

Marion CAREL

Le discours honnête est-il encore tromperie ?

Pour une critique radicale du logicisme

Georges DIDI-HUBERMAN

Au pas léger de la servante

Savoir des images, savoir excentrique

Troisième partie. Provoquer le débat public

David MARTIMORT

La société des experts

Une perspective critique

Alice INGOLD

Qu'est-ce qu'un fleuve ?

Critique et enquêtes à l'épreuve de situations indéterminées

Didier FASSIN

Sur le seuil de la caverne

L'anthropologie comme pratique critique

Esteban BUCH

Musique, mémoire et critique du 11 Septembre

À propos de *On The Transmigration of Souls*, de John Adams

Quatrième partie. Clarifier ses pratiques

Nicolas DODIER

Ordre, force, pluralité

Articuler description et critique autour

des questions médicales

Comparer

Olivier REMAUD, Jean-Frédéric SCHAUB
et Isabelle THIREAU (eds.)
Pas de réflexivité sans comparaison

Première partie. L'esprit comparatiste

Jérôme BASCHET
Un Moyen Âge mondialisé ?
Remarques sur les ressorts précoces de la dynamique occidentale

Bruno KARSENTI
Structuralisme et religion

Deuxième partie. L'outillage comparatiste

Frédéric JOULIAN
Comparer l'incomparable : des vertus et des limites
de la comparaison hommes/primates

Paolo NAPOLI
Le droit, l'histoire, la comparaison

Liliane HILAIRE-PÉREZ
Une histoire comparée des patrimoines techniques
Collections et dépôts d'inventions en France et en Angleterre
aux XVIII^e et XIX^e siècles

Gisèle SAPIRO
Comparaison et échanges culturels
Le cas des traductions

Troisième partie. L'acte comparatiste

Stéphane BRETON
Le regard

Valérie GELÉZEAU
La Corée dans les sciences sociales
Les géométries de la comparaison à l'épreuve
d'un objet dédoublé

Caterina GUENZI
Manières de comparer
Regards indiens sur la compatibilité entre les savoirs

Généraliser

Emmanuel DÉSVEAUX et Michel DE FORNEL (eds.)
Généraliser, ou le perpétuel dépassement

Première partie. Du singulier comme général

Daniel CÉFAÏ
Comment généralise-t-on ?
Chronique d'une ethnographie de l'urgence sociale

Stéphane AUDOIN-ROUZEAU
La guerre, mais de très près

Deuxième partie. Horizons d'universalité

Jérôme DOKIC
Le « tournant social » de la philosophie de l'esprit
L'apport des sciences cognitives

Laurent BARRY
La parenté au singulier

Michel DE FORNEL
Généraliser l'indéfini

Philippe URFALINO
La décision des collectifs

Sébastien LECHEVALIER
Ni pure abstraction ni simple généralisation
Leçons japonaises pour une refondation de l'économie politique

Troisième partie. Généralisation et historicités

Pierre-Cyrille HAUTCŒUR
Origines légales et histoire
Quelques remarques à partir de l'histoire
des procédures de faillite

Jocelyne DAKHLIA
Extensions méditerranéennes
Europe et Islam au contact durant les siècles modernes
(xvi^e-xviii^e siècles)

Catarina MADEIRA SANTOS et Jean-Frédéric SCHAUB
Histoires impériales et coloniales d'Ancien Régime
Un regard sur l'État moderne

Olivier Remaud, Jean-Frédéric Schaub
et Isabelle Thireau

*Pas de réflexivité
sans comparaison*

SI L'ANALYSE en sciences sociales est par nature comparative, le geste comparatiste ne va pas de soi. Il a beau apparaître évident aux yeux de qui l'accomplit, il n'en demeure pas moins complexe. C'est qu'il présente un éventail très large d'opérations de connaissance qui dépendent elles-mêmes des visées que l'on se donne en pratiquant la comparaison. Tantôt celle-ci est une ressource de l'analyse. Elle permet au chercheur de progresser grâce à un travail incessant de rapprochements et de distinctions. Tantôt la comparaison constitue l'objet d'un programme de recherche. Elle appuie une dynamique de singularisation ou, au contraire, de généralisation. Elle confronte des objets, des sociétés, des processus éloignés dans le temps ou dans l'espace. Le plus souvent, elle fait face à une difficulté majeure : son inscription dans des relations asymétriques, jusqu'à l'incommensurabilité.

Les textes rassemblés dans ce volume interrogent tous la nature des opérations de comparaison qu'accomplissent les chercheurs en sciences sociales. Ils considèrent également le travail comparatiste mené par les individus et les groupes qui forment leurs objets d'analyse. Quel que soit le plan d'enquête, la comparaison s'avère être une tâche réflexive. On ne se contente jamais de décrire ce que l'on s'efforce

de comparer. Comparer, c'est déjà interpréter. Et aucune interprétation ne peut se targuer de surgir *ex nihilo*, comme si le regard analytique n'avait en l'occurrence pas d'histoire préalable. Aussi la réflexivité est-elle toujours une réflexivité croisée, composée d'une pluralité d'interprétations, au carrefour des traditions de commentaire et de l'inventivité individuelle.

Chacun des contributeurs scrute l'identité des comparants, déchiffre le sens des entités comparées, discute la méthode comparative qu'il emploie. Tous s'intéressent aux actions, aux relations, aux savoirs ou aux institutions. Ils caractérisent les échelles tant spatiales que temporelles, sans oublier les jeux de langage et leurs difficultés de compréhension comme de traduction. Tous interrogent la légitimité des comparaisons qui sont menées. Lorsqu'elle soutient une démarche généralisante, la comparaison résulte souvent elle-même d'une série de généralisations antérieures dont plus personne ne cherche à évaluer le bien-fondé. On rapproche alors des objets que l'on estime comparables, tandis que l'on en distingue d'autres que l'on juge incomparables. Dans cette opération, les critères utilisés ne sont pas toujours examinés. La comparaison se met à flotter entre des régimes de savoir hétérogènes. On tend à décréter le comparable, à stipuler l'incomparable et l'on néglige, lorsque celui-ci se présente, le risque de l'incommensurable. L'histoire des sciences sociales est aussi celle de ces négligences, de leur sédimentation comme de leurs transformations. Au cœur du travail comparatiste, l'exercice de la réflexivité croisée aboutit au constat suivant : chaque nouveau savoir, chaque nouvel échange entre disciplines se trouve confronté aux fausses évidences de son irréflexion. Surgissent des similarités jusque-là insoupçonnées, des différences occultées derrière une apparente continuité. Bien compris, le travail de la réflexivité encourage le chercheur à mettre à l'épreuve, sans relâche, l'adéquation de la comparaison envisagée aux objets de connaissance visés. Ce développement de l'analyse, qui tourmente ses propres fondements ainsi que les mauvaises certitudes, est de nature critique. La démarche comparatiste requiert une forme de vigilance. Aux méthodes qui louent

la continuité ou la linéarité, afin de mieux récuser ce qui ne leur ressemble pas, elle oppose les outils de l'analogie, des histoires parallèles, des transferts ou des emprunts. Il s'agit d'épuiser les jeux de contraste, les différences de graduation, les emboîtements successifs de formes singulières, les processus de généralisation afin d'éviter toute opposition artificielle entre le registre du particulier et celui de l'universel. Au-delà d'une réflexion partagée sur la comparaison, les études réunies ici évoquent des histoires distinctes et des lieux variés. Elles soulignent l'ampleur et la diversité des domaines concernés.

Dans les pratiques de la recherche en sciences sociales, le geste de la comparaison occupe par conséquent une place à la fois originale et centrale. L'acte de comparer pose le cadre théorique de l'opération scientifique. Il définit l'horizon programmatique d'une enquête. Il désigne aussi l'objet observé : des sociétés composées d'acteurs qui passent leur temps à qualifier leur situation par comparaison. Les travaux rassemblés dans les autres volumes de *Faire des sciences sociales*, *Généraliser* et *Critiquer*, comme ceux de celui-ci, incorporent à ce triple titre l'exigence de comparaison. Qu'il s'agisse de la montée en généralité à partir du croisement de résultats empiriques ou du geste réflexif de disciplines qui fait avancer la production des connaissances par retour sur elles-mêmes, ces démarches confrontent les hypothèses et les résultats, les attendus et les pratiques de la recherche. Partout, on trouve la comparaison à l'œuvre dans les sciences sociales. Aussi avons-nous distingué trois angles d'approche.

Dans la première démarche, on perçoit l'étendue de ce que l'on pourrait nommer l'*esprit comparatiste*. Quand on décrit une situation sociale ou une disposition intellectuelle, on manifeste toujours des contrastes entre ce qui est su et ce qui est ignoré, entre ce qui demeure flou et ce qui devient précis, entre l'*a priori* et l'*a posteriori*. Aucun savoir ne naît par génération spontanée à l'intérieur de cadres vides. Toute connaissance est le fruit de la modification d'un espace intellectuel plus ou moins saturé d'informations ou de convictions. Lorsqu'il thématise la réflexivité de sa démarche, le chercheur en sciences sociales en reconnaît simultanément le caractère

cumulatif. Cette reconnaissance initiale est la marque de l'approche par la recherche. Elle se distingue de la description immédiate de la réalité, qui fait la fragilité mais aussi parfois la salubrité politique du regard journalistique. Nos disciplines affichent la volonté de s'inscrire dans une durée qui rejette la tyrannie de l'instantané. Nous savons que l'obsolescence des connaissances produites est ancrée, dès le départ, dans le plan des recherches que nous conduisons. Cependant, nous aspirons à fixer, pour un temps raisonnable, un langage commun qui permette de confronter les points de vue à partir d'approches qui obéissent à des règles de méthode et de logique partagées. Aussi la discussion avec des œuvres dont les auteurs ont disparu demeure-t-elle le pain quotidien des chercheurs en sciences sociales. Même dans les disciplines dont les règles professionnelles paraissent imposer un rythme de caducité rapide – illusion augmentée par la diffusion électronique des résultats –, le dialogue avec des héritages théoriques anciens ne peut jamais être évacué. Dans la pratique scientifique, il n'est pas possible, en ce sens, d'imaginer une quelconque réflexivité sans exercer la comparaison. C'est pourquoi nombreuses sont les œuvres fondatrices de nos disciplines qui ont posé le geste de la comparaison au principe d'une intelligence des dynamiques sociales. Même la critique de la notion de discipline, au sein des recherches qui portent sur les sociétés, procède d'un effort de comparaison. Elle recourt alors à l'histoire, à l'ethnologie, à la sociologie ou encore à l'herméneutique du geste scientifique lui-même. Au plus près de cet esprit comparatiste, deux contributions inaugurent le volume. Celle de Jérôme Baschet explore l'importance du rôle de l'Église, c'est-à-dire de la structuration ecclésiale de la chrétienté, dans la dynamique médiévale et, plus largement, dans l'expansion occidentale. Celle de Bruno Karsenti interroge les rôles successifs joués par la religion dans les sciences sociales, par le biais de l'anthropologie religieuse, en insistant sur le primat heuristique qui se trouve attribué à la religion ainsi qu'aux croyances instituées qui la fondent.

Avec le deuxième angle d'approche, il s'agit de préciser l'*outillage comparatiste*. Dans sa recherche empirique, le comparatiste dispose de la comparaison comme d'un instrument

de description des objets dont il entend élucider les dynamiques de transformation. Les époques historiques, les groupes sociaux, les pratiques culturelles sont presque toujours caractérisés par contraste avec d'autres époques, d'autres groupes et d'autres pratiques. Les découpages du temps historique comme de l'espace social sont des machines à produire de la distinction par comparaison. Sans cette méthode, les sciences sociales créent l'illusion de l'évidence du découpage auquel elles se livrent. Certaines configurations de l'autorité académique, sociale ou politique tendent à rendre apparemment légitime un tel non-dit. Mais le silence sur les processus de décisions scientifiques sacralise le renoncement à tout horizon critique. Il métamorphose le travail de la recherche en une production d'idéologies. Aussi le retour critique sur ce que les sciences sociales réalisent, lorsqu'elles conduisent leurs enquêtes et diffusent leurs conclusions, exige-t-il que l'on explicite les termes d'une comparaison. On ne peut maintenir le protocole comparatiste dans l'implicite, sauf à souhaiter le prolongement du travail des sciences sociales en idéologie (que celle-ci confirme les réalités sociologiques ou qu'elle aspire à leur transformation). Quatre textes soulignent l'importance d'un bon usage des outils de la comparaison. À travers une analyse systématique des modalités de comparaison légitime entre les hommes et les primates, Frédéric Joulian formule les difficultés méthodologiques du comparatisme lorsque les êtres comparés sont dotés de capacités fort différentes (motrices, cognitives, sociales). Dans son analyse des transformations de la fonction comme de la visée du droit comparé, Paolo Napoli met en évidence le phénomène de greffe qui accompagne la diffusion de modèles normatifs entre pays d'une même famille juridique (*common law* ou droit codifié). En examinant le cas des institutions de dépôt technique en Grande-Bretagne et en France, Liliane Hilaire-Pérez rapporte les deux enjeux de la pertinence et des limites de la comparaison aux conditions d'émergence du statut de la science technologique entre les XVIII^e et le XIX^e siècles. Enfin, Gisèle Sapiro met en perspective, selon des échelles variables (grande, moyenne ou petite), les flux de traductions dont s'alimente le marché mondial contemporain du livre.

Le troisième angle d'approche nous rappelle que l'esprit et l'outillage comparatistes sont indissociables des effets de miroir internes à toute réflexivité en sciences sociales. Lorsque nous étudions des sociétés, nous percevons au même titre que les acteurs qui les constituent un ensemble de gestes et des milieux qui incluent l'*acte comparatiste*. De cette manière, les modalités de la comparaison ne représentent pas les seuls objets d'enquête. L'enquête se centre également sur les acteurs. Elle s'appuie alors, tout entière, sur des actes comparatistes en quelque sorte redoublés. La formulation des discours, les stratégies d'affirmation personnelle ou collective, les savoirs qui incorporent des expériences sociales et des visions du monde : ce sont là des thèmes classiques et incessamment renouvelés des sciences sociales qui mobilisent, à des degrés divers, la comparaison. La position des individus dans les rapports sociaux qui les informent, les héritages reçus et les appartenances choisies qui les situent, les significations qu'ils donnent à leurs expériences dans le cours de leur propre vie, mais aussi en relation avec leurs ascendants, et l'idée qu'ils se font du lendemain pour leurs descendants, tous ces domaines de l'expérience sociale prennent sens dans la dynamique de la comparaison. En l'occurrence, ce qui vaut pour les individus est opératoire *a fortiori* pour les entités collectives, qu'il s'agisse de rassemblements éphémères de personnes, de classes sociales ou d'organisations institutionnalisées. Nous ne cessons d'étudier des sujets engagés dans des pratiques et des acteurs qui interprètent eux-mêmes leurs pratiques ou leurs actions en les comparant à celles d'autres sujets. Ces mêmes acteurs comparent les situations qu'ils rencontrent à ce qui aurait dû ou à ce qui aurait pu être, faisant ainsi surgir les normes ou les attentes qui sont les leurs. Ce n'est ni par raffinement esthétique ni par posture ironique qu'il devient possible de définir nombre de nos enquêtes comme autant de comparaisons de comparaisons. Les manières avec lesquelles les personnes et les collectifs situent leurs propres observations dans un monde d'expériences plurielles constituent nos objets de recherche. Trois textes concluent ce volume en mesurant la portée de cette réflexivité qui se réfléchit elle-même.

À propos du film documentaire, Stéphane Breton témoigne et analyse une pratique qui doit indiquer la présence du point de vue ethnologique, à la différence du registre de la fiction. Étudiant la Corée et les Corées comme objets dédoublés, Valérie Gelézeau examine les discours de la comparaison et leur difficile traduction dans un cas exemplaire d'asymétrie d'informations. Enfin, Caterina Guenzi ausculte les arguments avancés, en Inde, par des spécialistes de la théorie astrologique, lorsqu'ils s'efforcent de combiner leur domaine de savoir avec d'autres types de connaissance souvent jugés concurrents, voire incompatibles.

Reste une interrogation de taille : comment le travail de la comparaison affronte-t-il le problème de l'incommensurabilité des objets ? La plupart des contributions suggèrent que l'incommensurable n'est pas tant un fait objectif, propre à toute étude des sociétés, qu'une menace éventuelle, en l'occurrence celle de l'ethnocentrisme. Est-il possible, en effet, de comparer des valeurs qui semblent par trop distantes aux yeux de beaucoup ? L'incommensurable n'est pas alors l'incomparable. Ce qui est incommensurable, c'est ce qui se trouve investi d'une valeur si particulière que toute comparaison avec d'autres valeurs n'est pas incongrue mais malaisée, au point que l'on déduit souvent une relation d'inégalité entre le comparant et le comparé. Ainsi une croyance apparaît-elle subitement plus sacrée, une espèce plus évoluée, une civilisation supérieure, un regard esthétique plus authentique. Bien conduit, l'art de la réflexivité croisée donne au comparatiste les moyens d'éviter cette syntaxe fautive du discours saturé par l'idéologie. Du reste, l'analyse des interactions culturelles se fourvoie si elle cherche à comparer des valeurs les unes par rapport aux autres. Il est toujours préférable de comparer la différence de hiérarchie des formes d'évaluation à l'intérieur de chaque culture dans des circonstances données. On évacue ainsi la présomption du Moderne, qui juge les avancées et les retards des sociétés selon les normes d'une loi de développement unique. On augmente les chances de redéfinir le spectre de ses propres jugements de valeur et il devient possible, le cas échéant, d'identifier des cadres de référence communs afin de produire un plan

d'objectivité sans donner l'impression d'un jugement culturellement situé. Le comparatiste ne peut jouer la carte d'une isomorphie artificiellement acquise des valeurs. Quelle que soit sa discipline d'ancrage, il demeure suspendu à l'exigence d'une réflexivité croisée qui lui commande d'adopter, dans le réseau des pratiques analytiques, les points de vue intérieurs à chacun de ses objets.

Les auteurs

Jérôme Baschet est membre du Groupe d'anthropologie historique de l'Occident médiéval (CRH). Depuis 1997, il enseigne également à l'Universidad Autónoma de Chiapas, au Mexique. Il a notamment publié *Le sein du père. Abraham et la paternité dans l'Occident médiéval* (Gallimard, 2000); *La civilisation féodale. De l'an mil à la colonisation de l'Amérique* (3^e éd., Flammarion, 2006); *L'iconographie médiévale* (Gallimard, 2008); *La rébellion zapatiste. Insurrection indienne et résistance planétaire* (2^e éd., Flammarion, 2005).

Stéphane Breton, ethnologue et cinéaste, est membre du Laboratoire d'anthropologie sociale (Collège de France). Spécialiste de la Nouvelle-Guinée, il a travaillé sur la monnaie et les échanges des Wodani des hautes terres. Il s'intéresse actuellement à la pragmatique de l'image. Parmi ses nombreux films documentaires, on peut citer *Eux et moi* (2001), *Nuages apportant la nuit* (2007) et *La montée au ciel* (2009).

Valérie Gelézeau est géographe. Elle dirige le Centre de recherches sur la Corée et est membre de l'UMR 8173 (CNRS-EHESS-Paris VII) Chine, Corée, Japon. Elle a publié *Séoul, ville géante, cités radieuses* (CNRS Éditions, 2003); *L'Atlas de Séoul* (Autrement, 2011). Elle a codirigé,

avec Alain Delissen et Koen De Ceuster, *Debordering Korea. Tangible and Intangible Legacies of the Sunshine Policy*, Routledge, à paraître en 2013.

Caterina Guenzi est anthropologue et membre du Centre d'études de l'Inde et de l'Asie du Sud. Ses recherches portent sur les pratiques et les représentations liées aux savoirs divinatoires en tant que domaine d'intersection entre doctrines religieuses, scientifiques et médicales dans le monde indien. Elle a codirigé, avec Inès G. Zupanov, *Divins remèdes. Médecine et religion en Asie du Sud* (Éditions de l'EHESS, 2008), ainsi que, avec Silvia D'Intino, *Aux abords de la clairière. Études indiennes et comparées en l'honneur de Charles Malamoud* (Turnhout, Brepols, 2012). Sa monographie *Le discours du destin. La pratique de l'astrologie à Bénarès* est à paraître en 2013, CNRS Éditions.

Liliane Hilaire-Pérez est membre du centre Alexandre-Koyré et professeur d'histoire moderne à l'université Paris-Diderot. Ses travaux portent sur les savoirs techniques en Europe à l'époque moderne, dans une perspective comparative et transnationale. Elle a notamment publié *L'invention technique au siècle des Lumières* (Albin Michel, 2000); avec Patrice Bret et Irina Gouzévitch, *Les techniques et la technologie entre la France et la Grande-Bretagne (XVII^e-XIX^e siècles) (Documents pour l'histoire des techniques, 19, 2010)*; avec Anne-Laure Carré, Marie-Sophie Corcy et Christiane Demeulenaere-Douyère, *Les expositions universelles à Paris au XIX^e siècle. Techniques, publics, patrimoine* (CNRS Éditions, 2012).

Frédéric Joulian est anthropologue. Il a été directeur adjoint du Laboratoire d'anthropologie sociale (Collège de France) et responsable du programme interdisciplinaire *Évolution, natures et cultures* de l'EHESS jusqu'en 2011. Il dirige la revue interdisciplinaire *Techniques & Culture* depuis 2007. Ses recherches portent sur les processus d'évolution et sur les significations des phénomènes techniques et culturels dans le temps long, et sur les interactions hommes-animaux en Afrique et en Europe. Il a travaillé en Afrique de l'Ouest (Côte d'Ivoire, Guinée, Ghana, Togo), à documenter les

comportements techniques des chimpanzés sauvages et à interroger les co-histoires des hommes et des grands singes. Il a notamment publié : *La nature est-elle culturelle ?* (Éditions Errance, 1998); avec Suzanne de Cheveigné, *Les natures de l'homme (Techniques & Culture, 2008)*; avec Salvatore D'Onofrio, *Dire le savoir-faire* (L'Herne, 2008); avec Gil Bartholeyns et Nicolas Govoroff, *Anthologie raisonnée de Techniques & Culture (Techniques & Culture, 2010)*; *Geste et matière. Leroi-Gourhan, découvertes japonaises (Techniques & Culture, 2011)*.

Bruno Karsenti est philosophe. Ses recherches se situent au croisement de l'histoire et l'épistémologie des sciences sociales et de la philosophie politique. Depuis 2010, il dirige l'Institut Marcel-Mauss. Il a publié *L'homme total. Sociologie, anthropologie et philosophie chez Marcel Mauss* (Puf, 1997, rééd. Quadrige, 2011); *La société en personnes. Études durkheimiennes* (Economica, 2006); *Politique de l'esprit. Comte et la naissance de la science sociale* (Hermann, 2006); *Moïse et l'idée de peuple. La vérité historique selon Freud* (Le Cerf, 2012). Il est également l'auteur d'éditions de textes d'Émile Durkheim, de Gabriel Tarde, de Lucien Lévy-Bruhl, d'Henri Bergson, de Fustel de Coulanges.

Paolo Napoli, historien du droit, travaille sur une histoire de longue durée des pratiques et des catégories normatives. Après avoir étudié la normativité policière entre le xviii^e et le xviii^e siècle, il s'occupe désormais des racines canoniques et pastorales de la rationalité administrative et gestionnaire. Parmi ses travaux : *Le arti del vero. Storia, diritto e politica in Michel Foucault* (Naples, La Città del Sole, 2002); *Naissance de la police moderne. Pouvoirs, normes, société* (La Découverte, 2003); « *Ratio scripta et lex animata. Jean Gerson et la visite pastorale* » (dans Laurence Giavarini [dir.], *L'écriture des juristes (xvi^e-xviii^e siècles)*, Classiques Garnier, 2010, p. 131-151); « *Pour une histoire juridique de la gestion* » (dans Philippe Bezès et al., *La mise en place du système financier public 1815-1914. Élaborations et pratiques du droit budgétaire et comptable au xix^e siècle*, Ministère de l'Économie, de l'Industrie et de l'Emploi, 2010, p. 271-297).

Olivier Remaud, membre du Centre d'études sociologiques et politiques Raymond-Aron, est philosophe. Ses travaux portent sur la philosophie des croyances sociales, les épistémologies de l'histoire, les théories politiques de la culture et les cosmopolitismes critiques. Parmi ses publications : *Michelet. La magistrature de l'histoire* (Michalon, 1998); *La Boétie. Le Discours sur la servitude volontaire* (co-éd., Vrin, 2002); *Les archives de l'humanité. Essai sur la philosophie de Vico* (Seuil, 2004); avec Marie Gaille-Nikodimov et Pierre Girard, *L'épreuve de la nouveauté (Laboratoire italien. Politique et société*, ENS-LSH éditions, 6/2005); *La nature et les Américains (La Vie des idées, La République des idées/Seuil, 2006)*; avec Chryssanthi Avlami, *Civilisations. Retour sur les mots et les idées (Revue de synthèse, Springer, 1/2008)*; avec Sorya Nour, *War and Peace. The Role of Science and Art* (Duncker & Humblot, 2010).

Gisèle Sapiro est spécialiste de sociologie des intellectuels, de la littérature, de la traduction. Elle est l'auteure de *La guerre des écrivains, 1940-1953* (Fayard, 1999) et de *La responsabilité de l'écrivain* (Seuil, 2011). Elle a également codirigé : *Pour une histoire des sciences sociales* (Fayard, 2004); *Pierre Bourdieu, sociologue* (Fayard, 2004); *Translatio. Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation* (CNRS Éditions, 2008); *Les contradictions de la globalisation éditoriale* (Nouveau Monde, 2009); *L'espace intellectuel en Europe* (La Découverte, 2009); *Traduire la littérature et les sciences humaines : obstacles économiques et culturels* (DEPS, 2012).

Jean-Frédéric Schaub enseigne l'histoire des empires ibériques sous l'Ancien Régime et la formation des catégories raciales dans l'espace atlantique. Il est membre du centre Mondes américains, sociétés, circulations, pouvoirs (xv^e-xxi^e siècle) et du Centre d'histoire de l'outre-mer de l'Universidade Nova de Lisbonne. Il a notamment publié : *Les juifs du roi d'Espagne. Oran, 1507-1669* (Hachette, 1999); *Le Portugal au temps du comte-duc d'Olivares (1621-1640). Le conflit de juridiction comme exercice de la politique* (Casa de Velázquez, 2001); *La France espagnole* (Seuil,

2003); avec Juan Carlos Garavaglia, *Lois, justice, coutumes. Amérique et Europe latines, XVI^e-XIX^e siècle* (Éditions de l'EHESS, 2005); *Oroonoko, prince et esclave. Roman colonial de l'incertitude* (Seuil, 2008); *L'Europe a-t-elle une histoire?* (Albin Michel, 2008).

Isabelle Thireau est sociologue, spécialiste de la société chinoise au xx^e siècle. Elle appartient au Centre d'études sur la Chine moderne et contemporaine. Elle a publié notamment, avec Hua Linshan, *Enquête sociologique sur la Chine contemporaine, 1911-1949* (Puf, 1996); *Disputes au village chinois. Formes du juste et recompositions locales des espaces normatifs* (Éditions de la MSH, 2001); *Les ruses de la démocratie. Protester en Chine contemporaine* (Seuil, 2010).

Table des matières

Note de l'éditeur	7
Sommaire général	9
Olivier REMAUD, Jean-Frédéric SCHAUB et Isabelle THIREAU	
Pas de réflexivité sans comparaison	13

Première partie. L'esprit comparatiste

Jérôme BASCHET

Un Moyen Âge mondialisé? Remarques sur les ressorts précoces de la dynamique occidentale ..	23
Que faire (de la question de l'Europe)?	25
Émergences contradictoires: aspects de la dynamique ecclésiale	32
Jonctions paradoxales du spirituel et du matériel ...	41

Bruno KARSENTI

Structuralisme et religion	61
Religion et comparaison	61
Le résidu qu'il faut décrire	65
Une question d'héritage	73
Transmission et symbolisme	77
Justice et destin	81

Deuxième partie. L'outillage comparatiste

Frédéric JOULIAN

Comparer l'incomparable : des vertus et des limites de la comparaison hommes/primates	97
Pourquoi comparer hommes et singes?	100
Que comparer?	105
Qui comparer?	110
Comment comparer?	113
Ouverture	116

Paolo NAPOLI

Le droit, l'histoire, la comparaison	127
Prémices médiévales	129
La problématique moderne	136
Le droit migrateur	143
Greffer	151

Liliane HILAIRE-PÉREZ

Une histoire comparée des patrimoines techniques Collections et dépôts d'inventions en France et en Angleterre aux XVIII^e et XIX^e siècles	161
Le <i>Repository</i> de la Society of Arts de Londres	164
Institutionnaliser la technique, des Lumières à la Révolution	167
Dépôts d'inventions et artisanat à Lyon	171

Gisèle SAPIRO

Comparaison et échanges culturels	
Le cas des traductions	193
La structure du marché mondial du livre: le niveau macro	198
Comparer les champs nationaux: le niveau méso	207
Engagements et stratégies d'agents: le niveau micro	213

Troisième partie. L'acte comparatiste

Stéphane BRETON

Le regard	225
L'image est une énonciation	229
Celui qui regarde fait partie du spectacle	248

Valérie GELÉZEAU

La Corée dans les sciences sociales

Les géométries de la comparaison à l'épreuve

d'un objet dédoublé	255
Études aréales: comparer, croiser, déconstruire	257
Comparer, traduire, lâcher prise	262
Comparer, confronter, généraliser	265
Corée, Corées, objet dédoublé: comment comparer?	267
Deux Corées, quatre discours: quelles comparaisons?	271
Les discours du « rayon de soleil » sont-ils des discours comparatifs?	275

Caterina GUENZI

Manières de comparer

Regards indiens sur la compatibilité

entre les savoirs	285
Savoirs comparables	289
Constellations de savoirs	292
Cosmologies (in)compatibles	297

Les auteurs	309
--------------------------	-----

Faire des sciences sociales

COMPARER

Sous la direction de

Olivier Remaud, Jean-Frédéric Schaub
et Isabelle Thireau

Que signifie l'acte de comparer pour les sciences sociales? Dans ce volume, la démarche comparative est vue comme un éloge de la pluralité: aucune science sociale ne peut se borner à l'étude d'un seul cas. Dès lors, chaque nouveau savoir, chaque nouvel échange entre disciplines se trouvent confrontés aux fausses évidences de leur irréflexion. On tend à décréter le comparable, à stipuler l'incomparable. Comparer en sciences sociales, c'est répondre aux défis du découpage et de l'asymétrie des objets. C'est également forger les outils d'une méthode qui s'ajuste à des écarts.

Cet ouvrage reflète les approches très différenciées dans lesquelles s'inscrit la comparaison. Pour les uns, celle-ci est une ressource de l'analyse; pour les autres, elle constitue la matière d'un programme de recherche. Pour tous, l'acte de comparer pose le cadre théorique de leur réflexivité scientifique. Il définit aussi l'horizon d'un langage commun. Il désigne enfin l'objet observé: des sociétés composées d'acteurs qui ne cessent de qualifier leur situation par comparaison.

Ce livre rassemble les contributions de: Jérôme Baschet, Stéphane Breton, Valérie Gelézeau, Caterina Guenzi, Liliane Hilaire-Pérez, Frédéric Jouliau, Bruno Karsenti, Paolo Napoli et Gisèle Sapiro.

Les autres volumes de *Faire des sciences sociales* sont:
Critiquer et *Généraliser*.



9 782713 223624

Prix 15 €

ISBN 978-2-7132-2362-4

Sodis 7545319

éditions
EHSS